

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL IX.

MONTREAL, 24 SEPTEMBRE 1898

No. 191

SOMMAIRE:

Un deuil: LACTANCE-AMÉDÉE LAMARCHE, *Vieux-Rouge* — Le plébiscite, *Libéral* — Prenez des notes, *Rigolo* — Opéra français, *Popina* — Madame Pacaud — En septembre, *Charles Grandmougin* — A propos de miracles, *Rieur* — Conflit de saints, *XXX* — Pour 22 francs, *Candide* — Mlle Almerinda — Une enquête, *Liszur* — Bigarreau, [à suivre] *André Theuriot*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

UN DEUIL

LACTANCE-AMEDEE LAMARCHE

La mort aveugle, imbécile et cruelle, vient encore de frapper avec une rigueur impitoyable. Elle semble, cette fois, avoir exercé une vengeance contre le jeune praticien qu'elle a si prématurément couché dans le tombeau.

Lactance-Amédée Lamarche, fils du distingué docteur J. B. A. Lamarche et feu Philomène Mallette, est mort dans la nuit de jeudi à vendredi, à 4 heures du matin, à l'âge de 24 ans, 3 mois et 12 jours.

Il est certes, toujours douloureux de voir disparaître un jeune homme et d'assister à l'effondrement d'une vie à peine commencée; mais combien plus intense est la douleur des survivants, lorsque le défunt emporte dans la tombe toutes les brillantes espérances que son talent, sa constante application et la règle de sa vie avaient fait concevoir.

Et lorsqu'à cette brutalité de la mort,

s'ajoutent des circonstances particulières, qui font du mort une victime héroïque; lorsque l'accomplissement d'un devoir se fait le complice de la sinistre faucheuse, les regrets sont peut-être encore plus cuisants, mais ils apportent avec eux la consolation suprême d'un noble exemple qui émeut tous les grands cœurs.

Le Dr Amédée Lamarche, mort victime de son devoir, vient d'ajouter un nom à la liste universelle des martyrs de l'humanité.

C'est en pratiquant une autopsie, c'est-à-dire en cherchant à arracher à la nature un de ses secrets pour en appliquer la découverte au soulagement des malades, que le regretté Amédée Lamarche a contracté la fièvre typhique qui l'a emporté, en dépit des soins dévoués des docteurs Lefebvre, Lachapelle et Fafard. L'impossible a été tenté, mais rien n'a pu triompher de la mort, obstinée à prendre cette jeune vie.

La profession médicale fait ainsi une perte immense, car le défunt s'annonçait comme devant fournir une carrière des plus brillantes. Nul n'était mieux doué que lui, et nul n'était mieux armé pour s'illustrer dans son art et faire honneur à son pays.

Amédée Lamarche était né à Lachine. Il fit ses études classiques au Collège de Montréal, et, tout jeune, il avait manifesté la louable ambition de marcher sur les traces de son père, le savant professeur d'obstétrique à l'Université Laval. C'est dans cet établissement qu'il fit ses études médicales. Il travailla avec ardeur et passa son doctorat avec la note suprême : "Très grande distinction."

En mars 1896, il entra à l'hôpital Notre-Dame en qualité d'interne, et l'année

suiivante il prit le titre et les fonctions d'interne en chef. Il devait quitter l'hôpital l'an prochain, et, avant de s'établir à Montréal, son digne père avait résolu de lui faire faire le tour du monde, au moins du monde savant, afin qu'il puisse entrer en contact avec toutes les illustrations médicales de tous les pays. Après ce voyage d'études que peu de jeunes docteurs peuvent accomplir, il serait revenu parmi nous, et, ayant à sa disposition la magnifique bibliothèque de son père — bibliothèque médicale unique dans le Dominion — ainsi que ses collections et ses instruments qui forment une richesse précieuse que les célébrités européennes ne possèdent pas toujours en toute propriété, il aurait certainement illustré le nom déjà si honoré de Lamarche.

Le sort en a décidé autrement, il faut se courber sous ce rigoureux décret. Mais nous ne voulons pas laisser partir ce jeune, consciencieux et modeste savant, sans payer à sa mémoire le tribut d'hommages et d'admiration que l'on doit à toutes les victimes du devoir.

Nous ne tenterons pas d'offrir à son malheureux père de banales et douloureuses condoléances. Il est des douleurs que l'on ne doit pas chercher à apaiser, car l'excessive amertume est une volupté.

VIEUX ROUGE.

Au milieu des graves préoccupations de la politique, les Anglais trouvent le temps de se passionner pour la question de dogmatique religieuse. L'Assomption de la mère du Christ a été célébrée le 15 août dans un grand nombre de temples anglicans avec un entrain que les vrais croyants n'hésitent pas à qualifier d'idolâtrie et plus spécialement dans l'espèce de *marjolâtrie*. Ainsi que nous l'avons déjà signalé, il s'est fait dans les opinions de l'église officielle une évolu-

tion qui de la liturgie s'est étendue à la foi. L'orthodoxie fixée par Henri VIII et Elisabeth tend de plus en plus à se rapprocher du papisme dont elle est issue. Le clergé a franchi le pas et n'était le zèle des *layman* qui veillent sur le *Livre des prières* et qui ont recours au besoin à la procédure civile pour combattre les rites de l'impure Babylone, le retour au giron du catholicisme ne serait plus qu'une question de temps.

LE PLEBISCITE

Le jour de vote sur la prohibition approche et on commence partout à s'occuper un peu de cette farce gigantesque du plébiscite qui va coûter au pays quelques centaines de mille piastres en frais d'élection.

Cependant, d'après l'aveu des grands journaux sans distinction de parti, l'intérêt n'est pas très vif et le vote sera beaucoup moins considérable que lors des plébiscites qui ont eu lieu dans d'autres provinces sous la direction des gouvernements provinciaux.

Le *News* de Toronto, journal indépendant, parlant de ce qui se passe chez lui, nous indique une des raisons de cette apathie :

"La crainte de mettre le gouvernement Laurier dans une position embarrassante va influencer plusieurs milliers d'électeurs qui ont un penchant pour la loi projetée, et, quoiqu'ils voteront probablement en conformité de leurs convictions ils ne mettent pas leur zèle habituel à persuader leurs voisins."

Cette attitude des prohibitionnistes d'Ontario n'est guère digne, mais que doit-on penser de celle de Joseph-Israel Tarte et d'autres ministres, qui, après avoir voté pour le plébiscite, pour se concilier le vote des buveurs d'eau, vont maintenant trouver les intéressés dans le trafic des liqueurs pour leur demander de dépenser leur argent dans une campagne contre la prohibition.

Une pareille conduite est profondément indigne d'un grand parti quoiqu'elle soit conforme aux traditions des Tartistes. Elle ne peut que

produire un dégoût général et amener le désastre final.

Ceci dit, passons au mérite de la question.

Dans son discours d'Ottawa, l'honorable M. Fisher aurait dit : "que son comté avait l'honneur d'avoir vu naître M. Dunkin, l'auteur de la première loi de tempérance connue sous ce nom. Dans le comté de Brome, depuis 24 ans, il n'a pas été délivré une seule licence pour vente de boissons alcooliques. Dans ce comté les gens sont plus tempérants et plus heureux qu'ailleurs. La prohibition a été un succès, car des centaines de jeunes gens et de jeunes filles y ont grandi sans avoir jamais eu à lutter contre la tentation qu'offrent les buvettes et les débits alcooliques."

Ce sont là du moins les paroles que le *Temps* d'Ottawa prête à l'honorable ministre.

Or, il est très étonnant que les habitants de Brome, si heureux et si tempérants ne peuvent pas rester chez eux ni faire prospérer leur comté.

Néanmoins, nous voyons par le recensement du Canada, que la population du comté de Brome, qui était de 15,827 habitants en 1881, est tombé à 14,709 en 1891, malgré les bienfaits du régime de la tempérance.

Les prohibitionnistes prétendent que les personnes maintenant employées dans le trafic des liqueurs, advenant son abolition, tourneraient leur attention vers des occupations plus utiles pour le pays. Or, s'il en est ainsi des anciens hôteliers de Brome, il faut en conclure que ce sont les buveurs d'eau eux-mêmes qui fuient le pays où ils font la loi.

L'honorable M. Fisher, dira-t-on avait fort mal choisi l'exemple qu'il voulait donner des bienfaits de la prohibition.

Nous répondons qu'il n'en pouvait trouver un meilleur. S'il était allé aux Etats-Unis, il aurait trouvé le Maine, dont la population est restée stationnaire depuis l'adoption de la prohibition, tandis que son voisin, le Massachusetts, doublait la sienne.

La population abandonne ces régions où la tyrannie la plus injustifiable domine, où la déla-

tion et l'hypocrisie sont érigées au rang de vertus civiques.

Les industries qui ont été détruites ne renaisent pas.

Il en serait de même au Canada.

Le gouvernement Laurier apprécie sans doute jusqu'à quel point toutes les industries sont liées entre elles, et comment un tort fait à l'une peut ébranler toutes les autres. La preuve c'est qu'il n'a pas osé s'attaquer sérieusement au tarif protecteur de crainte de causer des perturbations désastreuses.

Ce tarif protecteur, du reste, nous a-t-on dit, est essentiel pour les fins de revenu.

Peut-on alors envisager sérieusement même l'idée de supprimer d'un seul coup un commerce qui donne dix millions de revenu à nos gouvernements, qui offre un débouché important aux produits de l'agriculture et qui donne du travail à de milliers d'employés ?

Poser la question c'est la résoudre.

Il est inutile d'accumuler des preuves pour établir que la prohibition ne saurait s'appliquer avec efficacité. Il est inutile de discuter pour démontrer qu'elle constitue une violation des droits sacrés de l'individu.

La prohibition est en dehors du domaine de la législation pratique au Canada.

M. Laurier le sait bien.

Le plébiscite n'est qu'un truc électoral, un leurre.

Nous ne croyons pas qu'on doive s'honorer de l'avoir inventé. Le pays qui est appelé à payer ne s'en félicitera pas.

Quant aux conséquences du flirtage avec les prohibitionnistes, il y a des précédents récents dans l'histoire de la politique canadienne qui peuvent nous instruire. Pendant six ans les conservateurs ont fait espérer aux catholiques du Manitoba qu'ils allaient leur donner une loi qu'ils ne pouvaient pas faire adopter par les chambres. On connaît la suite.

Aujourd'hui on fait naître des espérances semblables dans le cœur des prohibitionnistes ; quant les espérances seront déçues — comme il doit arriver nécessairement — la révolte sera d'autant plus générale.

LIBERAL.

PRENEZ DES NOTES

J'espère que Sir Charles Tupper prend des notes. J'aime à croire que M. Foster prend des notes, et M. Bergeron aussi, et tous ceux qui sont ou se croient en position de succéder au pouvoir comme chefs d'un ministère conservateur.

Quand les portefeuilles, dans trois, ou quatre, ou cinq ans, ou plus encore peut-être, auront passé en d'autres mains et que des hommes de la gauche actuelle seront passés à droite, les ministres actuels qui trouvent le pays si prospère, et qui s'inclinent avec tant de respect devant les "grands intérêts", ne manqueront pas de crier que tout va mal, que les monopoles règnent et oppriment le peuple, que la corruption est partout.

Le futur cabinet conservateur est certain de recevoir le persévérant assaut de toutes ces accusations. Il lui sera très facile, pourvu que son chef et ses membres aient pris des notes ces temps-ci, de leur opposer des réponses victorieuses.

Rien ne vaut, dans les discussions parlementaires le "Vous en êtes un autre !" C'est d'un effet immanquable. Au lieu d'expliquer laborieusement, à travers les interruptions et les cris, la raison de sa conduite, il suffit de dire :

— Mais ce que nos adversaires nous reprochent d'avoir fait, ou toléré, ils l'ont toléré ou fait au pouvoir, en telle ou telle circonstance.

Du coup, les ministériels, hilares et réconfortés, se resaisissent ; l'opposition qui était bouillonnante semble avoir subi l'effet réfrigérant d'une douche.

Le gouvernement Mercier, dans la législature provinciale, a rendu de la sorte d'appréciables services aux conservateurs. Ce gouvernement durant son passage au pouvoir, entouré de castors et de grugeurs de toute espèce, semblait s'être ingénié à fournir sans relâche ses successeurs conservateurs de précédents les plus topiques.

Mais les scandales de cette époque commencent à rancir. On trouverait cruel maintenant de citer à tout propos les actes et les discours

d'il y a dix ans. Ce serait peu utile et surtout peu drôle. Il faut donc que les conservateurs s'occupent à renouveler leurs munitions de précédents et de déclarations soi-disant libérales.

C'est pourquoi je leur dis : "Prenez des notes." — Prenez-en la matière fournie est abondante. Nous avons un ministère libéral au pouvoir ; chaque jour il souffre, permet ou même commet quelqu'un de ces *scandales* qui soulevaient les plus vives protestations de l'opposition quand nous vivions sous un régime conservateur. Parlerons nous, en outre, avec ce qu'il permet ou complot, de tout ce qu'il omet ? Les mesures d'une nécessité urgente pour le salut du pays en danger, que réclamaient si ardemment du Ministère conservateur les députés libéraux, voit-on le gouvernement libéral les prendre.

Sous l'impulsion de Tarte il lâche le programme de son parti et il oublie ses menaces. Depuis deux ans que ce ministère existe il n'a réussi croyons-nous qu'à réduire le tarif de un pour cent. Jadis on criait contre l'alliance des manufacturiers avec des ministres conservateurs. M. Tarte déclare ouvertement à Valleyfield qu'il a eu des conférences avec M. Gault, et nous pouvons en deviner la nature, puisque le manufacturier aurait dit au ministre : "Vous pouvez compter sur moi." Avec Mulock nous nageons dans l'impérialisme ; avec Blair, Sifton et Tarte nous sommes comblés de jobs.

Que faut-il dire encore ?

N'insistons pas ; mais je répète aux chefs conservateurs : "Ne vous en rapportez pas à votre mémoire ; consignez chaque incident sur vos carnets, c'est plus sûr. Accumulez, entassez, les bons petits précédents. Tant d'exemples, quotidiennement répétés, vous donneront sans doute un peu de hardiesse enfin pour faire encore des jobs, encore de la loyauté, encore du protectionnisme lorsque vous serez revenus au pouvoir. De la conduite actuelle du gouvernement vous pourrez, si le sort vous favorise, tirer cette preuve que le pays veut absolument rester endetté, pillé et assujéti à l'Angleterre, puisque les libéraux eux-mêmes l'ont voulu ainsi.

"Vous n'avez qu'un danger à courir, c'est que

le parti libéral se resaisisse, chasse les aventuriers politiques de ses conseils, et donne enfin au pays les réformes promises.

RIGOLO.

Opera français

Les représentations spéciales du Parc Sohmer pour le bénéfice des artistes ont attiré cette année une foule considérable. Le public a voulu de cette manière prouver son appréciation du travail incessant, nous pourrions même dire prodigieux que l'on a apporté dans la préparation des programmes du Parc cet été.

Parmi ces "bénéfices", celui qui a été donné au profit de M. Vérande, est naturellement celui qui a eu le plus d'éclat et le plus de succès. Nous disons "naturellement" car il est bien connu que M. Vérande a été la cheville ouvrière de la troupe du Parc, qu'il s'est multiplié pour monter les pièces. Du reste la popularité de M. Vérande à Montréal ne date pas d'hier, et il a su se conserver la faveur du public par un travail constant qui a donné à son talent plus d'ampleur et de variété.

Mais la saison d'été qui vient de se terminer au Parc Sohmer ne prouve pas seulement la popularité des artistes qui ont paru sur la scène ; elle prouve aussi et surtout la grande popularité de l'opéra français à Montréal. Jamais le Parc n'avait fait des recettes aussi considérables que cet été.

Et si l'opéra français travesti obtient un tel succès en été, pourquoi ne peut-on pas avoir une saison d'opéra l'hiver qui est le temps propre pour les théâtres ?

Nous répondrons que tout dépend de l'organisation.

Ses amateurs Montréalais ne vont voir les troupes américaines qui nous viennent qu'à défaut d'autre chose. Ils comprennent peu ou mal ce qui se joue.

Ce qui convient à notre goût, à notre tempérament, c'est l'esprit français, la musique française, les artistes français.

La moyenne des entrées à l'ancien opéra français l'a prouvée. Il suffirait donc d'une organisation pratique dans laquelle les dépenses seraient maintenues dans les limites du nécessaire, du raisonnable, pour assurer le succès.

Aussi, espérons-nous encore voir s'organiser une troupe d'opéra français pour cet hiver.

POPINA.

MADAME PACAUD

Les funérailles de Dame Clarisse Duval, épouse de feu P. N. Pacaud, en son vivant notaire et négociant de St-Norbert d'Arthabaska, ont eu lieu vendredi dernier à St-Christophe, au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis.

Madame Pacaud était la fille de feu sieur Étienne Duval, cultivateur de la banlieue de Trois-Rivières, ainsi que la sœur de feu Olivier Duval, en son vivant, cultivateur du même lieu, et de feu Louis-Gonzague Duval, en son vivant avocat et régistrateur de Trois-Rivières. M. Oliva Duval, aussi cultivateur, résidant actuellement à la Banlieue des Trois-Rivières, était son neveu.

Le deuil était conduit par MM. Ernest, Alphonse, Auguste et Gaspard Pacaud, ses fils, Bruno Duval et N. A. Belcourt, ses neveux, et L. A. Cannon et Lucien Pacaud, ses petits-fils.

Les porteurs étaient sir Wilfrid Laurier, l'hon. juge Plamondon, l'hon. sénateur Bolduc, M. Louis Fréchette, M. Linière Taschereau et M. Pierre Juneau.

L'église était toute tendue de noir pour la circonstance. Le chant, dirigé par M. Roméo Poisson, a vivement impressionné tous ceux qui ont assisté.

La famille a reçu des télégrammes de condoléances de la part de ceux qui étaient empêchés d'assister aux funérailles.

Madame Pacaud était avant tout une femme chrétienne, dévouée à son mari et à ses enfants. Elle était affable à tout le monde, pauvres comme riches, aussi la société de St-Christophe a perdu en elle un de ses plus beaux ornements, et les pauvres une bonne âme.—*Communiqué.*

EN SEPTEMBRE

(FRANCHE-COMTE)

Les brouillards gris et blancs tamisent la lu-
[mière,

Et sur le bord du bois où verdit le gazon
Je regarde pensif, assis dans la bruyère,
Se dérouler sans fin jusqu'au pâle horizon
Les brouillards floconneux, poudroyants de lu-
[mière.

Auprès de nous la lande immense est toute en
[fleurs
Abeilles et bourdons vibrent, essaims en fête ;
L'or éteint du soleil aux exquis pâleurs
Verse aux champs reposés une clarté discrète,
Et de longs fils d'argent scintillent dans les
[fleurs.

Au loin, des bois cendrés s'étagent dans la bru-
[me
Par leurs profils perdus, l'horizon est fermé ;
Les dernières forêts se fondent, molle écume ;
Avec l'azur soyeux du ciel au ton calmé ;
Les bois lointains et frais nous semblent fait
[de brume

L'année à son déclin a d'étranges douceurs
Pour les lents promeneurs aux vagues rêveries ;
Mélancolie et brume automnale sont sœurs,
Et les vapeurs d'argent des bois et des prairies
Mêlent aux cœurs muets leurs intimes douceurs.

Et, fuyant la rumeur des multitudes vaines,
J'aime à vous savourer longtemps, azur pâli,
Beaux jours demi-voilés, après-midi sereines,
Qui savez nous remplir des langueurs de l'oubli
Et du mépris divin des multitudes vaines !

CHARLES GRANDMOUGIN.

C'EST SI FACILE

S'enrhumer est bien facile, mais il est facile aussi de se guérir du rhume en prenant quelques doses de BAUME RHUMAL. 109

A PROPOS DE MIRACLES

Les camelots sont gens heureux. Non seulement les mille faits de la vie leur sont une occasion de gain en même temps que de plaisanterie ; mais encore voici que la Providence se met dans leur jeu !

Et, en effet, à Lourdes où un "train blanc" a amené quantité de pèlerins, les camelots sont appelés à crier — et crient, dit le *Figaro* — non pas le résultat complet des courses, mais "le résultat compiet des guérisons de la première journée de pèlerinage."

La chance favorise étonnamment les camelots, car la direction du Théâtre-Piscine de Lourdes majore le nombre des pseudo-guérisons de façon à entretenir une réclame susceptible de faire affluer la clientèle.

Au besoin, ou attribue à l'eau de Lourdes des miracles que l'on dit au *Figaro* ne pas lui être dus. Le journal de Paris le constate en ces termes :

La liste que le docteur Boissarie m'a communiquée ce matin comprend douze noms ; mais quatre des guérisons qui s'y trouvent mentionnées sont anciennes. Deux autres se sont produites ces jours derniers dans le sanctuaire de Sainte-Radegonde, à Poitiers. Six guérisons auraient eu lieu hier à Lourdes pendant la procession du Saint-Sacrement. Mais il convient de ne les annoncer que sous les plus expresses réserves.

D'ailleurs, les maladies les plus intimes sont objet de réclame et la *Croix* cite parmi les guérisons :

Mlle Louise Merle, de Courtiolles (Marne), âgée de quinze ans. Son médecin déclare qu'elle est atteinte d'*anurie*, depuis le mois de janvier 1898. Depuis ce moment, la malade n'a pas rendu plus de 200 grammes d'urine par vingt-quatre heures. Depuis l'autre jour, après le premier bain de piscine, la malade urine beaucoup plus. Les douleurs des reins et du ventre ont diminué. Le 23 août l'amélioration continue.

A quand la publicité dans les vespasiennes ?

En attendant, rien n'est ménagé pour

que les camelots fassent des affaires à Lourdes.

Heureux camelots que les camelots du miracle !

RIEUR.

CONFLIT DE SAINTS

Saint-Georges qui a l'habitude de terrasser des dragons, vient de "tomber" Saint-Antoine de Padoue de lamentable façon.

La chose s'est déroulée ces jours derniers devant le tribunal de Montpellier. Voici les faits : Un riche industriel ayant perdu son fils qui portait le prénom de Georges, eut l'idée d'élever une chapelle commémorative en mémoire du décédé. Naturellement cette chapelle devait être dédiée à St-Georges. Le supérieur d'un couvent voisin mis au courant des projets de l'industriel, se chargea de les réaliser moyennant un versement de 60,000 francs. Il fut convenu que la statue de St Georges ornerait l'entrée du sanctuaire

Mais 60,000 francs ne forment pas une somme suffisante pour l'édification d'un monument de cette importance, aussi notre religieux commença-t-il à battre la grosse caisse pour draguer des écus afin d'obtenir des subsides supplémentaires.

Malheureusement, St-Georges, — nous constatons le fait sans vouloir froisser l'amour-propre du saint — St-Georges, disons-nous, n'est pas un canonisé faisant recette dans le midi de la France. Les fidèles rechignaient à dégonfler leur bas de laine en l'honneur d'un saint peu coté sur le turf des miracles. Notre religieux le compris et en roublard connaissant les âmes de la gent dévote et corvéable, il mit Saint Antoine de Padoue dans l'affaire.

Naturellement l'industriel protesta. Le religieux tint bon. La chapelle servirait à deux fins ou plutôt à deux saints. Saint-Antoine de Padoue au sommet du clocher. Refus de l'industriel. Entêtement du capucin. On plaida. Le tribunal civil de Montpellier vient de rendre son jugement dans l'affaire. Il donne raison à St-Georges et flanque St-Antoine de Padoue à la porte.

On remplace depuis hier, ce dernier saint par un coq, Et notre religieux cherche une poule aux œufs d'or pour combler le déficit produit par la disparition de l'attraction principale de la sainte bagnole.

Nous en donnons respectueusement avis à la chrétienté.

XXX.

Les journaux religieux publient une lettre de Mgr l'évêque de Montpellier qui prouve avec quelle nouvelle abnégation le clergé a désarmé et la soumission qu'il témoigne pour les lois mêmes qu'il avait le plus éminemment critiquées. Après avoir rappelé aux curés de son diocèse qu'il leur avait ordonné de se conformer à la loi sur la comptabilité des fabriques, l'éminent prélat ajoute :

Voici que, aujourd'hui, un journal local, plus favorisé que je ne le suis moi-même, enregistre, avec une satisfaction évidente, les noms de *trente sept* trésoriers de fabrique frappés par le conseil de préfecture de l'Hérault, dans les séances du 30 juillet et du 5 août 1898, d'une amende variant entre 30, 50, 60 et 100 fr., à cause du retard que ces messieurs auraient apporté au dépôt de leur compte de gestion pour l'exercice de 1894.

Vous comprendrez aisément, messieurs, que cette nouvelle m'ait douloureusement ému. Il est toujours pénible, même quand on croit y être obligé par sa conscience, de se plaindre d'une mesure adoptée par le gouvernement de son pays. Ce n'est pas de nos rangs, vous le savez, que sortent les critiques les plus irréfutables, inspirées par le parti-pris et par la passion.

Comme conclusion, les retardataires sont invités à se conformer à la loi.

CONFIANCE BIEN PLACEE

Tout le monde a confiance le BAUME RHUMAL parce que tout le monde connaît le résultat de son emploi dans les affections de la gorge et des poumons.

112

POUR 22 FRANCS

Il y a quelques vingt ans, un industriel ayant acheté des terrains vagues dans les landes se mit à fonder un grand journal politique et littéraire, dont le prix d'abonnement était de cent francs par an.

Il est vrai que le journaliste madré offrait, à titre de prime absolument gratuite, 100 mètres de terrains dans les fameuses landes dont il s'était rendu acquéreur au prix de 4 ou 5 centimes le mètre.

Je vois encore les affiches bariolées annonçant l'excellente affaire !...

Tout le monde propriétaire d'un lopin de terre et abonné d'un journal pour 28 centimes par jour, 8 fr 40 par mois, 100 francs pour les 12 mois.

Eh bien ! Quelque tentantes que fussent les affiches, l'affaire ne prit pas, le journal tomba du haut de quatre ou cinq numéros, et les landes demeurèrent en friche et à la disposition des amoureux en quête d'abris, loin de la dangereuse morale de monsieur le garde-champêtre.

Voilà que le terrain que l'industriel offrait ici-bas à ses lecteurs, un industriel religieux l'offre dans le ciel. Et franchement un "pied-à-terre," là-haut, ne saurait être banal.

"La *Correspondance des Missions*, publication franco-italienne, organe des missions et des pèlerinages, paraissant tous les dimanches, offre à ses abonnés, moyennant un supplément de sept francs, le reserit de Saint-Père accordant la bénédiction pontificale et l'indulgence plénière 'in articulo mortis.'"

On reçoit le diplôme huit jours après la demande.

L'abonnement à cette remarquable publication étant de 15 fr., le terrain dans le ciel est incomparablement supérieur à tous les points de vue au terrain bordelais.

Si le monde, depuis que le radicalisme est venu, n'était pas tombé dans la plus noire hérésie, les demandes afflueraient à la caisse du pieux journal.

Mais la foi, qui commençait à dégringoler à l'heure où mon bo delais offrait des terrains à 100 francs par an, a disparu tout à fait à l'heure où, pour 22 francs, on peut acquérir une portion du ciel.

Quelle pauvre société que la nôtre.

CANDIDE.

Les agents d'affaires ne se doutent pas qu'il est au ciel un nommé Thomas qui leur fait une concurrence déloyale.

On inonde le département de la Manche de prospectus où il est dit que " moyennant un sacrifice pécuniaire, on s'assure la puissance du bienheureux Thomas, qui se fait au paradis le 'chargé d'affaires' des âmes chrétiennes qui mettent en lui leur confiance. "

Les exploiters de saint Thomas et autres savent qu'ils trouveront toujours des âmes confiantes pour tenter le sort moyennant finance.

Mlle ALMERINDA

Depuis quelques jours, on s'occupe beaucoup en Italie d'une émule de Mlle Couesdon, Mlle Almerinda fille d'un ingénieur de Naples, qui se dit depuis plusieurs mois en communication avec Jésus-Christ.

Un rédacteur du *Corriere della Sera*, qui est allé la voir, publie les déclarations que lui a faites la visionnaire.

— Oui, Jésus est ici, dans mon cœur. Si vous sortiez de cette chambre, si je restais seule, il se présenterait à moi sous des traits humains et serait avec moi. Pourquoi suis-je presque toute la journée seule dans cette chambre ? Pour le voir et l'adorer. Il se cache dans mon cœur quand il entre quelqu'un, il faut que nous soyons seuls, lui et moi.

— Alors le pape mourra ?

— Oui.

— Et après ?

— Après, nous aurons un "secrétaire général" de Jésus sur la terre ; il n'y aura plus de papes, et ce secrétaire sera choisi par Jésus lui-même

en lisant dans le cœur de ses ministres les plus méritants.

— Et le Nazaréen qui sortira de votre cœur sera visible à tous ?

— Oui, un jour seul. Et dans cette maison.

— Et je pourrai voir l'Enfant Jésus ?

— Oui, mais il faudra vous confesser et communier. Ce jour-là, pour le voir, la préférence sera " réservée aux journalistes. "

Je mourrai le 5 août ; je ressusciterai le 6, et le 15, je monterai au ciel.

C'est égal ! Jésus prenant un secrétaire général tout comme un directeur de théâtre, et accordant des cartes de presse !

Mlle Almerinda nous permettra d'être sceptiques !

RIEUR.

Le congrès catholique allemand a été clôturé ces jours-ci, par le chant du cantique : *Grosser Gott, loben dich*. " Nous te louons, Seigneur ! " La dernière séance a été remplie par des détails financiers lamentables sur l'état du trésor pontifical, le produit du Denier de saint Pierre étant tombé de 4 millions de francs à 2½, et le budget des dépenses s'élevant à 7 millions. Les congressistes ayant voté le rétablissement du pouvoir temporel sans se soucier des intérêts de la triple alliance, qui est, cependant, la garantie de l'unité nationale. A Prague il y avait aussi, cette semaine, un congrès catholique dont le président, le comte Zichy, a prononcé un discours de clôture finissant par ces mots : " Je suis d'abord catholique et ensuite Hongrois. " C'est la parole d'un croyant, mais ce n'est pas celle d'un simple patriote. Cornaro dit aussi dans la *Reine de Chypre* : " Ma vie est à la République, mais mon honneur est à moi. " Il est certain que l'homme qui a la foi, doit mettre Dieu au dessus de tout. La foi d'Henri IV arrange mieux les choses.

CEUX QUI ONT DES YEUX

Verront que le BAUME RHUMAL a bien vite raison du rhume, de la toux, et autres affections de la gorge et des poumons.

UNE ENQUETE

Un de nos quotidiens a commencé une enquête. Vous savez que les grands assassinats, les grands chantages, les grands discours fleurissent toujours en hiver. Il faut donc pourvoir au remplacement de l'actualité qui fait défaut. — C'est pourquoi les journaux ouvrent des enquêtes au moment où les juges d'instruction clôturent les leurs. Un de nos confrères s'est avisé de demander à nos hommes célèbres quel était leur idéal à vingt ans.

Taine disait : " De vingt à trente ans, l'homme avec beaucoup de peine étrangle son idéal, puis il vit ou croit vivre tranquille, mais c'est la tranquillité d'une file-mère qui a assassiné son premier enfant." Nos immortels du jour ne sont pas de l'avis de leur illustre aîné, et rien n'est plus divertissant que leurs réponses.

La plupart — les meilleurs — se sont bornés à mentir. Ils ont trouvé piquant de déclarer un idéal de jeunesse tout à fait opposé à leur situation présente. Les autres — les médiocres — ont répondu qu'ils avaient réalisé leurs rêves, bien au-delà de leurs espérances. Les uns et les autres en ont profité pour étaler leurs titres avec une modestie désespérante. Comme Béranger. Ils ne voulaient rien être, mais, malgré eux, sans l'avoir demandé, à leur corps défendant, ils sont devenus membres de l'Institut et grands officiers de la Légion d'honneur ! Ah ! comme ils ont souffert !

Savez-vous quel était l'idéal de Mlle Liane de Pougy ? Vous l'avez deviné, n'est-ce pas ? Elle voulait être sœur de charité : Malheureusement elle a aujourd'hui un million de diamants. Hélas, oui, ma chère. Et Coppée ? Savez-vous son rêve ? Il voulait être frère des écoles chrétiennes, tout simplement ; malheureusement, il a dû écrire une dizaine de drames profanes et des vers sur les baisers derrière les voilettes . . .

Ah ! le cabotinage de l'interview ! Et comme je comprends cette réponse d'Alexandre Dumas à un reporter qui lui demandait avec instance une pensée qui reflétait son état d'âme actuel : — " Je pense, répondit gravement Dumas, que

l'on doit ramoner les cheminées au commencement de l'hiver."

LISEUR.

BIGARREAU

I

C'était à l'époque où l'on construisait la maison centrale. L'administration des prisons ayant résolu de doubler le personnel de celle de Cl... en transportant les femmes qui y étaient détenues dans une autre localité, un inspecteur général avait déclaré que les bâtiments de l'ancienne abbaye d'Auberive répondraient merveilleusement aux vues du ministre. En conséquence l'Etat avait acquis le vieux domaine des Cisterciens, et on était en train de l'approprier à sa nouvelle destination, au grand désespoir des habitants du bourg, qui se souciaient peu d'avoir une maison de force et de correction dans leur voisinage. Le directeur de Cl..., impatient d'être débarrassé de ses détenus, pressait les travaux avec une activité fiévreuse ; et, comme son établissement n'était séparé d'Auberive que par une huitaine de lieues, il passait la moitié de son temps sur le chantier des constructions commencées, examinant les gros murs, harcelant l'architecte, bousculant les entrepreneurs et faisant endiabler les ouvriers. — Le directeur était un homme solide et trapu ; sa figure de négrier, haute en couleur, trouée de petite vérole, surmontée d'une calotte de cheveux crépus, poivre et sel, était éclairée par deux yeux gris, fureteurs, froids comme l'acier et singulièrement énergiques. Jusqu'à ce que les bâtiments fussent en état de recevoir les femmes, il avait décidé qu'on y transférerait une cinquantaine de jeunes détenus, afin de les employer à des travaux de terrassements, et il les attendait le soir même.

Tout en se promenant sur la route qui domine la vallée de l'Aube, il expliquait les avantages de cette combinaison à M. Yvert, le garde général des forêts, avec lequel il prenait ses repas à l'unique auberge d'Auberive.

— Ils vont arriver, disait-il avec un naïf orgueil professionnel ; avant un quart d'heure ils seront ici... Ils viennent de Cl... à pied, sous l'escorte de leurs gardiens, et vous verrez comme les gaillards manœuvre au doigt et à l'œil !... Ils sont charmants... et heureux !

Un sourire aimable entr'ouvrait ses lèvres minces et coupées par une balafre, tandis qu'il fouettait les chardons du revers de son rotin à pomme d'ivoire.

Peu de temps après, dans la direction du village de Bay, la route poudroya au soleil couchant. Le directeur se fit un abat-jour de sa large main, aux doigts carrés et noueux, puis s'écria, triomphant :

— Les voici !

Il ne se trompait pas. On les aperçut bientôt émergeant d'un nuage de poussière. Ils marchaient quatre par quatre, les aînés en tête, les petits à la queue, et les gardiens en serre-files. Entre les buissons verdoyants de la route, cette procession se détachait nettement aux rayons obliques du soleil, et se rapprochait sensiblement des murs de l'ancienne abbaye. Quand ils furent à portée de la voix, sur un signal du gardien-chef, ils entonnèrent une chanson où il est question des joies du travail et des beautés de la nature. Sanglés dans leur veste d'uniforme, la casquette coiffant jusqu'aux oreilles leur tête rasée, ils soulevaient en cadence leurs pieds poudreux et défilaient militairement devant le directeur et son compagnon. Tous tenaient respectueusement les yeux baissés et braillaient presque automatiquement leur vertueuse complainte :

Le soleil luit, l'herbe est fleurie.

Partons, mes amis, ô gué !

Vite au travail dans la prairie !

Celui qui travaille et qui prie

A le cœur sain et le corps gai.

Au premier aspect toutes ces figures enfantines semblaient moulées d'après un type unique : mêmes regards humblement sournois de chiens battus, même bouffissure jaune, mêmes gestes mécaniques, même jovialité de commande.

— N'est-ce pas qu'ils sont gentils ? s'exclamait le directeur en frappant le sol du bout de son rotin ; ils ont leurs huit lieues dans les jambes... Hé ! hé ! il n'y paraît pas... Les voilà dispos, frais comme des roses et gais comme des pinsons !

Dispos, c'était possible, bien que quelques-uns marchassent péniblement. Quand à leur gaieté le garde Yvert sut bientôt à quoi s'en tenir. Tandis que le directeur causait avec le gardien-chef, l'un des jeunes détenus resta en arrière et s'arrêta comme pour dévisager le forestier. Son visage, semé de taches de rousseur, exprima une

sorte d'effarement joyeux, et ses yeux bleus s'illuminèrent un moment...

— Numéro vingt-quatre, cria rudement le gardien-chef, qu'avez-vous à rester là comme un clampin ?... Allons, dans le rang, et plus vite que ça !

Les traits du jeune drôle se rembrunirent, et Yvert, qui le regardait bien en face, fut effrayé de l'expression farouche, vieillotte et hypocritement soumise que prit soudain cette hâve figure d'adolescent.

Toujours chantant, la colonne pénétra dans la cour de l'abbaye, et les grilles de fer de la grande porte se refermèrent brutalement sur le troupeau des jeunes détenus ;— mais le souvenir de ce masque blafard et mobile, entrevu un moment pendant le défilé, resta gravé dans le cerveau du garde général.

Le soir, quand il rentra dans sa chambre, il y repensa involontairement. Il lui semblait avoir rencontré quelque part une tête ayant certaine ressemblance avec celle du numéro vingt quatre mais c'était si vague, si lointain, qu'il ne put mettre un nom sur cette figure. La chose avait peu d'importance, et le lendemain il l'oublia.

A quelques jours de là, comme il déjeunait seul, son hôtesse, qui était passablement loquace, lui dit en le servant :

— A propos, M. Yvert, vous avez vu les enfants qui travaillent à la prison ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien ! il y en a un qui est de votre pays et qui vous a reconnu en passant.

Yvert se rappela de nouveau les yeux bleus écarquillés et la figure effarée du numéro vingt-quatre. Assurément ce devait être celui-là. Mais il eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne put retrouver une indication précise au sujet de cet enfant de son pays qui était venu échouer à la maison de correction. L'aventure ne laissait pas de l'intriguer néanmoins, et il exprima le désir de voir de plus près son jeune et précoce compatriote. La chose était facile ; l'hôtesse avait fait la conquête du gardien-chef, et elle promit à Yvert que grâce à l'entremise de ce dernier, elle lui amènerait demain le détenu en question.

Le soir, au dîner, le directeur de la maison centrale arriva, enchanté de la bonne tenue " de ses enfants ". Il ne tarissait pas sur ce sujet.

— Ils sont charmants, répétait-il, et cependant monsieur, nous avons là le rebut de la société. Il y a parmi eux des meurtriers et des incendiaires, qui sont devenus doux et dociles comme des moutons. Et voilà le résultat de notre discipli-

ne physique et morale !... Avec ces créatures perverses, nous faisons des travailleurs utiles, comme on fabrique de bon drap fin avec d'ignobles déchets. La solution de la question sociale est là, monsieur !... Et aussi peut-être la solution de la question économique... Mes gaillards coûtent à l'État cinquante centimes par jour et par tête, et ils remuent la terre comme des manœuvres que nous serions obligés de payer trois francs... Réduction du coût de la main d'œuvre et moralisation de l'espèce, voilà le véritable progrès humanitaire !

Le garde-général avait la langue levée pour demander quelques renseignements au sujet du numéro vingt-quatre ; mais, malgré ses théories humanitaires, le directeur aux yeux durs et à la lèvre balafrée lui inspirait une confiance limitée. Craignant d'attirer sur son mystérieux compatriote l'attention de ce terrible apôtre du progrès par la discipline et le travail à prix réduit, il résolut d'attendre et de juger par lui-même.

Le lendemain, la ponctuelle hôtesse introduisait dans la chambre d'Yvert un garçon d'une quinzaine d'années avec lequel elle le laissait en tête à tête. C'était bien le numéro vingt-quatre. Pêlot et gras, serré dans son uniforme de travail, il se tenait la casquette à la main devant le forestier. Sa tête, aux cheveux blonds, coupés ras, avait l'air d'une boule ; ses yeux bleus rusés s'abaissaient et se levaient alternativement, comme si leur propriétaire avait voulu étudier et tâter son interlocuteur avant de se livrer.

— Vous ne me reconnaissez pas, m'sieu ? demanda-t-il enfin d'une voix timide et gouailleuse, je vous ai fait pourtant plus d'une commission, dans le temps que vous étiez à Villotte !

Pour le coup les souvenirs du garde se réveillèrent.

— Bigarreau ! s'écria-t-il.

Il se rappelait maintenant ce gamin de huit ans aux cheveux embroussaillés, couleur de paille, qui vagabondait dans les rues de sa petite ville, vêtu d'une mauvaise chemise et d'un pantalon en loques, et qui se drappait dans ses guenilles avec une insouciance et une drôlerie si amusantes. Ses joues rebondies et rosées, ses lèvres couleur de cerise lui avaient valu ce nom de "Bigarreau" dont l'avaient baptisé les gens du cru. Né d'un père inconnu et d'une pauvre qui le laissait à l'abandon, il vivait sur le domaine public et y exerçait pour vivre cent métiers industriels, dont le plus honorable consistait à porter les billets doux des jeunes gens aux grisettes du faubourg. L'été, dans la saison des bains, il gardait les vêtements des baigneurs

assis à l'ombre, sur la berge de la rivière, fumant des cigarettes et riant aux éclats lorsqu'un nageur novice lâchait son paquet de joncs et " buvait un coup." L'hiver, il se réfugiait dans la baraque du marchand de marrons ; il fendait le menu bois, entretenait un feu clair sous la poêle trouée, et attrapait deci delà quelques châtaignes rissolées, qui lui réchauffaient les doigts d'abord, et ensuite, calmaient les impérieuses exigences de son estomac creux.

Tous ces détails revenaient maintenant à la mémoire d'Yvert avec une grande netteté. Il examinait ce visage bouffi d'où les couleurs rosées avaient disparues et où le séjour de la prison avait déjà marqué dans le tour des yeux ainsi qu'au coin des lèvres les signes d'une dépravation précoce. Il se demandait si, en chargeant jadis ce gamin de huit ans de porter des lettres d'amour aux petites ouvrières de Villotte, et en entretenant ses habitudes de vagabondage, il ne l'avait pas, tout le premier, poussé dans la voie qui aboutit à la maison centrale... Il se sentait à demi responsable de cette corruption, et, pris d'un mouvement de pitié, il regardait presque affectueusement le jeune drôle qui se dandinait en tournant surnoisement sa casquette dans ses doigts.

— Comment, c'est toi, Bigarreau ? répétait-il.

— Oui, c'est moi ! répondit le détenu, tandis que sa figure s'éclairait d'un sourire et que ses yeux s'enhardissaient.

— Mon pauvre gars tu t'es donc fait mettre en prison ?

— Ah ! voilà reparti Bigarreau sans le moindre embarras, j'ai pas eu de chance !... Vous savez qu'en été je gardais les effets des gens qui se haïnaient à la Brèche ?... Un jour, en secouant un pantalon, j'ai fait tomber un écu de cinq francs... Jamais je n'avais vu tant d'argent, ça me brûlait les doigts... La tête m'a tournée, j'ai pris la pièce et me suis sauvé... Vrai, je ne l'ai pas eu plutôt en poche que j'ai voulu rehrousser chemin pour aller la remettre dans le pantalon... Malheureusement j'avais été vu, ou m'a empoigné, et v'lan, au clou, puis devant le tribunal, où les juges m'ont condamné à rester en cage jusqu'à mes vingt et un ans... C'est ce qui s'appelle ne pas avoir de chance, n'est-ce pas m'sieu ?

Il débitait cela d'une voix déjà rauque, avec un mélange d'indifférence et d'effronterie. Yvert lui demanda comment il se trouvait du régime tant vanté par le directeur. Alors sa lèvre inférieure s'allongea, sa figure s'assombrit, et il fit une grimace significative.

-- Malheur ! ça n'est pas drôle, allez !... On nous a fait venir de Cl — à pied, avec une soupe dans le ventre, et depuis que nous sommes arrivés nous travaillons à des terrassements près du bois, là où sera le cimetière de la prison. Dix heures à remuer la terre en plein soleil ! Avec ça mal nourris : des *fayots* haricots à tous les repas et des *patoches* en guise de dessert. Les gardiens tapent comme des sourds ! Ah ! m'sieu, on est le temps où je flânait le long de la rivière de chez nous, en regardant les araignées d'eau qui se tiraient les pattes dans le courant ? Moi aussi je voudrais bien *me tirer des pattes* ?... Mais M. le directeur n'entend pas ça ; il ne veut pas qu'il soit dit qu'on s'ennuie dans sa boîte. . . "Tous frais comme des roses et gais comme des pinsons." Il veut qu'on chante pour faire croire aux gens qu'on est heureux comme des coqs en pâte. Quelle farce ! Et penser que j'en ai encore pour cinq ans ! Mais voyiez-vous m'sieu, j'ai pas envi d'achever mon bail.

Son œil s'allumait, il clignait les paupières d'un air mystérieux. Il termina sa harangue sollicitant de son compatriote quelques sous pour "son tabac."

Yvert lui donna une pièce blanche, en assai-sonnant son cadeau d'un grain de morale. Bigarreau glissa la pièce dans la doublure de sa casquette, écouta le sermon avec un sourire ironique, et, sous prétexte que l'heure de la rentrée au chantier allait sonner, il tira sa révérence au garde général.

II

Le nouveau cimetière des femmes devait occuper tout un terrain en friche avoisinant la lisière du bois de Montgérand. De l'endroit où les jeunes détenus creusaient les fossés des fondations, on dominait la vallée de l'Aube. On voyait, comme au fond d'une combe, la petite église les deux rues du village adossé à un cirque de forêts montueuses, les toits d'ardoise de l'ancienne abbaye émergeant d'un fouillis de sapins, puis l'Aube sinueuse, argentée, frétilant au soleil entre des prés en fleurs, dans la direction de Bay, où un nouvel horizon de collines et de forêts arrêtait le regard. La lumière se jouait sur ces prés épanouis, sur cette eau courante, sur ces moutonnements lointains de feuilles bleuâtres. Des alouettes gasouillaient en plein ciel, des bouillonnements d'écluses, des chants de coq et des voix d'enfants montaient du village. C'était un gai spectacle que celui de la vallée baignée dans l'ensoleillement de cette mati-

née d'été ; mais les jeunes terrassiers de la friche de Mongérand n'en jouissaient guère.

Sous l'œil d'argus du gardien-chef Seurrot, ils remuaient la terre, et on ne leur laissait pas le loisir de bayer aux mouches. Les aînées maniaient la pioche, les plus petits se mettaient à deux pour pousser la brouette. Les dos couverts de grosse toile et les têtes coiffées de chapeaux de paille, sans cesse en mouvement, semaient sur le sol grisâtre et pierreux un fourmillement de taches blanches.

Quand les gamins se relevaient pour s'essuyer le front, le lumineux aspect de la vallée verdoyante, loin de produire un effet de calme et de réconfort, éveillait dans ces poitrines d'enfants une sourde irritation.

Cette invitation à la joie, éparse dans l'air, avait pour eux quelque chose d'ironique et de cruel. Le libre essor des alouettes, les courses vagabondes des hirondelles au ras de la rivière, leur rappelaient presque amèrement le travail forcé, les bourrades des gardiens, les verrous de la prison, et leur insufflaient des désirs de révolte et d'école buissonnière.

Parmi les moins disciplinés et les plus impatientes du joug se trouvait notre ami Bigarreau.

La veille, au sortir du logis du garde général, il s'était empressé d'employer une partie de son argent à acheter un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes. Ses nouvelles acquisitions étaient cachées dans les poches de son pantalon, et, depuis le matin, il les tâtait de temps à autre avec une paternelle sollicitude, en se promettant d'en griller une dès que Seurrot aurait le dos tourné.

La tâche de la journée était coupée par un repos d'une demi-heure, et à ce moment-là le gardien se relâchait un peu de sa surveillance méticuleuse. Seurrot avait le cœur tendre, et les yeux luisants de l'hôtesse du "Lion d'Or," l'attiraient invinciblement vers le verger de l'auberge, situé en contre-bas du chantier. Bigarreau avait table là-dessus.

Dès que le gardien-chef eut pris le chemin du verger, le numéro vingt-quatre se glissa, avec des ondulations de couleuvre, dans les genévriers du talus, gagna le taillis et, choisissant de l'œil, parmi les arbres de bordure un alisier au fût élancé et à la cime feuillue, il y grimpa en deux temps, comme un écureuil.

Perché à chevauchons à la fourche des hautes branches, dissimulé au plus épais de la feuillée, il tira alors ses cigarettes, en alluma une et savoura lentement les délices du fruit défendu. On était bien, là haut, dans la verdure et la fraî-

cheur ! On apercevait entre les branches les toitures du village, les miroitements de l'Aube dans la prairie puis, sur les deux versants de la vallée, les frissons des champs de seigle et d'avoine, alternant avec les bigarrures des sainfoins et des trèfles incarnats. Les merles sifflaient dans le taillis, les fauvettes des roseaux bavardaient dans les saules de la rivière et un vent frais vous berçait comme dans un hamac. On y était si bien que Bigarreau s'y oublia. Quand Seurrot revint en mâchonnant une rose entre ses dents et qu'il passa en revue sa petite troupe, il s'aperçut du premier coup d'œil que l'un des détenus manquait à l'appel.

— Où est le numéro vingt-quatre, s'écria-t-il.

Les gamins échangèrent un regard sournois et se bornèrent à répondre par des haussements d'épaules.

Le gardien-chef crut d'abord à une évasion, et il en devint pâle. Ses regards inquiets fouillaient le taillis ; tout-à-coup, ils distinguèrent à la cime d'un baliveau les légères spirales d'une fumée bleuâtre. Cela n'était pas naturel, et le délinquant devait s'être gité là haut. Seurrot bondit sur le talus ; en un clin d'œil il fut au pied de l'arbre, et il n'eut pas grand peine à y découvrir les jambes pendantes de Bigarreau.

— Ah ! gredin, s'exclama-t-il tu te donne de l'air, et tu fumes, encore !... ce qui est contraire au règlement. Vas-tu descendre, garnement ?

Bigarreau était pincé, mais il avait l'avantage de la position, et il essaya d'en abuser.

— Je veux bien, répondit-il, mais auparavant vous me promettez ne ne pas me punir, n'est-ce pas ?

— Tu me poses des conditions, je crois ? répondit Seurrot furieux. Descends de bon gré, ou ça va se gâter.

— Je reste, alors ! répartit Bigarreau.

L'alisier était très mince et très élevé de fût ; le gardien-chef ne possédait aucune des aptitudes d'un grimpeur, et il avait beau secouer l'arbre violemment, le délinquant ne bougeait pas.

— Ah ! tu résistes à l'autorité, chenapan ! Holà ! vous autres, qu'on m'apporte une hachette et vivement !

A cette injonction, lancée d'une voix tonitruante, deux détenus avaient obéi. Seurrot saisit rageusement la hachette qu'on lui présentait, et, sans se soucier de commettre un délit forestier, il attaqua l'alisier au collet de la racine. Aux premiers coups qu'il porta, l'arbre frémit de la base à la cime, mais Bigarreau resta impassible. Les coups de hache se succédaient, l'écorce et l'aubier volaient en éclats, la sueur perlait sur

le front du gardien. Les deux jeunes détenus que ce spectacle amusait prodigieusement, suivaient avec intérêt les progrès de l'entaille partielle dans le tronc du baliveau. On entendit un brusque craquement, et cette fois Bigarreau, réfléchissant que de deux maux il était sage d'éviter le pire, se laissa couler entre les branches, puis tomba comme un paquet sur le sol, heureusement feutré d'une moussé moelleuse.

— Vermine ! je t'apprendrai à me narguer ! hurla Seurrot en l'empoignant par le bras. — Il avait été sergent de ville, et ses doigts serraient comme des pinces. — En même temps, de l'autre main, il administrait des bourrades dans les reins de Bigarreau, et le poussait vers le chantier.

— Ah ! tu fumes en contrebande ! continuait le gardien en ponctuant chaque mot d'une taloche. — Il fouilla les poches du détenu et éparpilla les cigarettes dans les déblais. — Où as-tu volé de l'argent pour acheter ça ?

— On m'en a donné ! protesta Bigarreau.

— Silence ! A la pioche, graine de galérien ! Nous éclaircirons la chose demain au rapport, quand M. le directeur reviendra. . . Et il t'enverra pourrir au cachot. . . En attendant, ce soir tu souperas avec du pain sec !

L'après-midi se passa tristement pour Bigarreau. Quand, à neuf heures du soir, il put s'étendre dans son hamac, le ventre vide et les doigts meurtris de "patoches", il se mit à réfléchir amèrement sur les misères de la journée et sur les éventualités du lendemain.

Tout n'était pas fini. Le directeur devait arriver dans la matinée, et il était plus impitoyable que les gardiens. Bigarreau connaissait par expérience la façon dont ce terrible chef de service punissait les moindres infractions à la discipline . . .

— Non, songeait-il en se recroquevillant dans son hamac, j'en ai assez, et je n'attendrai pas son retour !

Des idées d'évasion lui bourdonnaient de nouveau dans la tête. Le dortoir improvisé pour les détenus était mal clos ; les gardiens avaient le sommeil dur ; vers la mi-nuit, on pouvait peut-être s'échapper, escalader un mur et gagner les bois ? . . . Dans tous les cas, c'était une aventure à tenter. — La nuit était tout à fait venue, il entendit un des gardiens faire sa ronde, puis se déshabiller et se jeter lourdement sur sa couchette. Bientôt des ronflements emplirent la sonorité du corridor. — Agile comme un chat, Bigarreau quitta son hamac, enfila son pantalon et sa veste et suspendit à son cou ses sabots,

rattachés par une ficelle ; puis, pieds nus, retenant son souffle, il se glissa jusqu'à une croisée qu'on avait laissée ouverte pour aérer la salle située au premier étage. Un fois grimpé sur la console de la fenêtre, le gamin pencha sa tête au dehors. Au-dessous, dans l'obscur clarté de la nuit de juin, il distingua des carrés de légumes. Le terrain fraîchement arrosé, devait être mou. Bigarreau, les mains accrochées au rebord de la console, risqua la descente et alla tomber sur des têtes de choux, qui amortirent sa chute. Il se releva, se tâta, prêta l'oreille : — pas un bruit, sauf le clair fremissement de l'Aube coulant à travers le jardin. — Alors il longea la rivière jusqu'à la baie cintrée par où elle sortait du parc ; puis, entrant bravement dans l'eau, qui ne lui montait que jusqu'aux genoux, il suivit le fil du courant et gagna avec lui la pleine campagne.

III

En ce temps-là, le courrier qui conduisait les dépêches à Châtillon-sur-Seine partait d'Auberive à trois heures du matin. Au moment où le lourd " briska ", traîné par deux chevaux, tournait l'angle de l'ancienne forge pour s'engager sur la route montante qui mène à Recey-sur-Ource, un garçon portant ses sabots en sautoir, grimpa à la volée sur la bâche, et, s'accrochant aux cordes qui retenaient le bagage, s'assit à l'arrière, les jambes pendantes. Le bruit des roues et le trot des chevaux empêchèrent le conducteur, à demi ensommeillé, de s'apercevoir de la présence de ce voyageur inattendu et subéptice. Le briska continua de rouler dans un nuage de poussière jusqu'au sommet de la côte ; il traversa le petit village de Germaine encore silencieux et endormi, puis il remonta avec lenteur la rampe des bois de Colmiers.

Il était quatre heures, et le soleil se levait derrière la forêt d'Auberive, dans un semis de légers nuages roses. Les premiers rayons obliques, perçant l'obscurité des futaies, piquaient de points argentés, ici un tapis de lierres, là un fouillis de clématites, tandis qu'en contre-bas la route serpentait dans une ombre bleuâtre, entre deux talus tapissés de ronces humides et de millepertuis en fleurs. Les oiseaux ébouriffaient leurs plumes et gazouillaient dans les fourrés. Un chant de coq résonna comme un coup de clairon dans la direction d'une ferme lointaine. On arrivait au sommet du plateau. Accroché aux cordes de la bâche, Bigarreau, car on a deviné que c'était lui, songea sans doute qu'il était

imprudent de se risquer en plaine, lorsque les futaies voisines lui offraient un asile à la fois frais et plus sûr.

A un endroit où les roues frôlaient les digitales du talus, il se laissa choir dans l'herbe mouillée, quittant incognito, comme il y était monté, le briska, qui se mit à trotter sur la route aplanie et disparut bientôt dans la poussière du grand chemin. Après avoir suivi de l'œil ce nimbe poudreux qui décroissait et se rapetissait dans la lumière vermeille du soleil levant, Bigarreau franchit le fossé, chaussa ses sabots et s'enfonça sous bois, à l'aventure.

A suivre.

ANDRÉ THEURIET.

M. l'abbé Perrin, vicaire à Bourg de-Péage (Drôme,) vient d'adresser sa démission à l'évêque de Valence par une lettre dans laquelle il dit qu'il s'affranchit du joug clérical pour suivre le *credo* de la raison et de la libre-pensée.

Voilà bien le troisième en moins de quinze jours.

Pour ceux qui n'ont pas l'ambition du Père Didon et qui ont son intelligence, le froc aux orties est la plus sage solution.

La guerre hispano américaine a fait du tort au commerce jusqu'à celui du denier de Saint-Pierre.

L'Espagne n'a pu donner autant que d'habitude : la souscription pour les frais de guerre a passé avant le soin de l'entretien du Pape.

Les catholiques des Etats-Unis boudent le Souverain Pontife qu'ils accusent d'avoir des sympathies pour l'Espagne.

En un mot on ne peut pas contenter à la fois tous ses fidèles.

IL NE TIENT QU'A VOUS

De vous guérir vite et bien si vous avez quelque affection de la gorge et des poumons, usez du BAUME RHUMAL, c'est le seul remède vraiment efficace.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.



For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$4.00 a
 year; \$1.20 six months. Address MUNN & CO.,
 Publishers, 361 Broadway, New York City.

PERTE DE LA VOIX
 Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D.,
 Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas: they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,000 prize offer and list of two hundred inventions wanted.